

Artois, Armand d'
Le matin et le soir

LE

MATIN ET LE SOIR,

OU

LA FIANCÉE ET LA MARIÉE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS ;

DE MM. DARTOIS ET EUGÈNE ;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, à Paris, le 16 avril 1822.

PRIX : 1 fr. 80 c.



A PARIS,

Chez Madame HUET, Libraire-Éditeur, rue de Rohan, nº. 21, au coin de celle de Rivoli.

Et chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, nº. 16.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN.	M. Bosquier.
Mme. DORMILLY, jeune veuve.	Mlle. Félicie.
AMÉLIE, sa sœur.	Mlle. Pauline.
SAINT-LÉON, jeune officier de cavalerie.	M. Tousez.
LADOUCEUR, cavalier de son régiment.	M. Odry.
SUZANNE MARTIN, paysanne attachée à Amélie, et aimée de Ladouceur.	Mlle. Flore.
LAPIERRE, cocher.	M. Lefèvre.
Gens de la Noce.	
Villageois.	

La Scène est dans un château de la Bretagne.



LE

MATIN ET LE SOIR,

OU

LA FIANCÉE ET LA MARIÉE.

ACTE Ier.

Le Théâtre représente l'entrée d'un grand château ; des statues ornent l'enceinte ; la grille est à gauche de l'acteur ; vis-à-vis la grille est une espèce d'arche de verdure.

SCÈNE Ire.

LAPIERRE, *ensuite* SUZANNE.

LAPIERRE.

Je gagerais que c'est encore une idée de Mad. Martin !

SUZANNE.

Eh ! bien qu'est-ce que tu dis donc là toi, grand paresseux ?

LAPIERRE.

Je dis que vous avez toujours des idées de l'autre monde .... Cette arche de triomphe, en façon de temple de l'Amour, que vous avez fait bâtir, est trop étroit.... et jamais ma voiture n'y passera ; quand viendra le moment de la cérémonie, les mariés seront forcés de monter en carrosse dans la seconde cour.

SUZANNE.

Voyez le beau malheur ! il n'y a qu'un pas.

LAPIERRE.

Un pas, oui ; mais s'il vient à pleuvoir ?

SUZANNE.

Mon baromètre monte.

LAPIERRE.

C'est singulier, le mien descend.

SUZANNE.

Je n'aime pas qu'on m'réponde.

LAPIERRE.

Ça m'est bien égal.

SUZANNE.

Tu fais le raisonneur, je crois.

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Si je t'épousais, sur mon ame,
Je te ferais changer de ton.

LAPIERRE.

Jarni, si vous étiez ma femme!
Je crois que j's'rais joli garçon.

SUZANNE.

Loin de te passer un caprice,
J'userais toujours de mon droit,
Et je te ferais marcher droit.

LAPIERRE.

Souvent vous m'rendriez service.

SUZANNE.

Allons trève de discours, et retiens bien les ordres que je vais te donner.

LAPIERRE.

Les ordres de Madame Dormilly?

SUZANNE.

Les miens.... M. le baron d'Ermont, l'oncle de Monsieur, arrive dans une heure, ses malles sont déjà ici; on déjeûnera sur-le-champ; après le déjeûner on montera en voiture pour se rendre au village d'Ermont, où le mariage doit se faire; il est neuf heures et demie, si tu retardes d'une seconde, à la porte.

LAPIERRE.

Comme vous y allez!

SUZANNE.

De plus, je te défends de boire avant le retour.

LAPIERRE.

C'est trop fort!

SUZANNE.

Tiens, voilà les gants blancs et les rubans d'usage que tu distribueras.

LAPIERRE.

Faudra-t-il en donner à votre futur M. Ladouceur ?

SUZANNE.

Non, je m'en charge ; allons, vas te préparer.

LAPIERRE.

J'y vais, Madame l'embarras. (*Il revient.*) Tenez Madame Suzanne Martin, vous seriez bien avec M. St.-Léon, not' maître, vous seriez comme avec vot' défunt ; il vous bâillerait une tappe d'une main, vous lui rendriez un soufflet de l'autre, ça ferait un joli petit commerce de flic, flac.

DUO.

SUZANNE.

Monsieur Lapierre me décrie,
Pourtant mon caractère est doux.

LAPIERRE.

Pour moi je l'dis sans flatterie,
On voit des femm' plus douc' que vous.

SUZANNE.

Quoi! de me blâmer tu t'avises.

LAPIERRE.

C'est qu'la critique est de mon goût.

SUZANNE.

Pourtant j'te passe bien des sottises.

LAPIERRE.

Moi je n'vous passe rien du tout.

SUZETTE.

Insolent ! redoute ma colère.

LAPIERRE.

Vous vous fâchez, j'allais l'gager.

SUZANNE.

Tu sais que j'ai la main légère.

LAPIERRE.

C'est tout c'que vous avez d'léger.

SUZANNE, *lui donnant un soufflet.*

Voilà, voilà,
Pour ce ton-là !

LAPIERRE.

Ah ! quel soufflet je reçois-là.

ENSEMBLE.

SUZANNE.

Ah ! rien ne m'échappe,
C'est ainsi que je tappe ;
Je suis une femme si l'on m'pousse à bout
Qui tappe (*ter.*)
Qui tappe partout.

LAPIERRE.

Jarni, quelle tappe !
Mais faut que j'vous drappe.
Vous êtes une femme toujours prête à tout
Qui tappe (*ter.*)
Qui tappe partout.

SCÈNE II.

SUZANNE, LADOUCEUR, *entrant.*

LADOUCEUR, *d'un ton mielleux.*

Eh bien! eh bien! ma petite Suzanne, est-ce qu'il y a de l'escarmouche dans ces parages ? Tu fais plus de bruit qu'une pièce de quarante-huit.

SUZANNE.

C'est un nigaud que je viens de corriger! voulez-vous que je recommence?

LADOUCEUR.

Doucement, ma trop aimable... Il ne faut pas réitérer le feu sur la cavalerie... Dis-moi, femme sensible, à quelle heure manœuvrons-nous sur les hauteurs de l'hyménée?

SUZANNE.

A l'heure qu'il me plaira.

LADOUCEUR.

Comme c'est ça !... Voyons, tendre objet de ma flamme prépondérante, m'épouses-tu avec plaisir et résignation ?

SUZANNE.

Je vous dirai ça plus tard.

LADOUCEUR.

Je ne suis pas pressé.

SUZANNE.

Cependant je veux bien vous dire que ça n'me fait pas d'peine.

LADOUCEUR.

J'en étais sûr.

SUZANNE.

Et j'conviens même que ça m'fait plaisir, parce que je commanderai chez moi.

LADOUCEUR.

C'est ça ; j'ai l'habitude de la subordination.

SUZANNE.

Vous allez être l'intendant de M. de St.-Léon, votre capitaine, mais souvenez-vous que votre place n'est qu'honorifique et que c'est moi qui en remplierai les fonctions.

LADOUCEUR.

Vous êtes faite pour bien remplir une place.

SUZANNE.

Vous ne quitterez jamais le château sans ma permission.

LADOUCEUR.

L'immobilité est le plus beau temps de l'exercice. . .Ah ! ça, veuve trop romantique, vas-tu bientôt remettre le bouquet virginal ?

SUZANNE.

Je n'ai pas de compte à vous rendre.

LADOUCEUR.

Je me tais.

SUZANNE.

Croyez-vous donc, Monsieur Ladouceur, que je me laisserai gouverner comme ma jeune maîtresse, qui rougit au moindre mot que lui dit votre capitaine ; ne comptez point là-dessus ? tout n'ira que par moi dans notre maison, et tout ira bien, je l'espère.

LADOUCEUR.

Air : *Mon galoubet.*

Comme c'est ça, *(bis)*

SUZANNE.

L'objet de ma première flamme
Avec moi jamais ne broncha ;
Comme il était aimé d'sa femme,
C'pauvr' mari ! que l'ciel ait son âme !
(Pleurant.)

LADOUCEUR.

Comme c'est ça *(bis.)*

SUZANNE.

Ah ! j'ai du caractère, et il faudra que vous filiez doux... sinon....

LADOUCEUR.

Je filerai, ma chère Suzanne, je filerai ; devant le sexe, la bravoure est *ad libitum* de la volonté d'un guerrier.

SUZANNE, *en sortant.*

Préparez-vous pour onze heures précises.

LADOUCEUR.

Je serai sous les armes à dix heures trois quarts, heure militaire.

SUZANNE.

A la bonne heure!... (*Elle sort en le menaçant.*)

LADOUCEUR, *seul.*

Comme je vais être heureux dans mon ménage, avec ce petit mouton! .. Mais voici mon maître et la dame du château.

SCÈNE III.

Mad. DORMILLY, SAINT-LÉON, LADOUCEUR.

SAINT-LÉON.

Non, ma cousine, vous avez beau dire..... Mon cher oncle, M. le baron d'Ermont, est très-désobligeant ; il doit toujours arriver, et il n'arrive jamais : Ladouceur, mes lettres.

Mme. DORMILLY.

Il a promis d'être ici à dix heures précises.

LADOUCEUR.

Mon capitaine, si....

SAINT-LÉON, *brusquement.*

Mes lettres, c'est tout ce que je te demande. (*à Mad. Dormilly.*) Voulez-vous parier qu'il n'arrivera pas ? mais j'y suis bien décidé, qu'il soit ici ou non, à dix heures dix minutes on se met à table, à onze heures nous partons, et mon oncle viendra quand il voudra.

Mme. DORMILLY.

Songez aux égards qu'on doit à son âge.

SAINT-LÉON.

Des égards! des égards! ne m'en doit-il pas aussi ? a-t-il payé mes dettes une seule fois ? et d'ailleurs cet oncle-là habite Toulon et moi Nantes; je ne l'ai jamais vu.

Mme. DORMILLY.

Ni moi; mais toute notre fortune dépend de lui.

SAINT-LÉON.

On le dit morose, bizarre et d'une vivacité....

Mme. DORMILLY, *le regardant en riant.*

D'une vivacité !! Conçoit-on qu'on ait un pareil défaut?

SAINT-LÉON.

Malheureusement il devient fort commun.... Mais voyez

un peu si votre sœur descendra ce matin? Voilà près d'une heure que je la cherche dans le parc, dans le jardin ; j'interroge Suzanne, elle m'apprend que sa maîtresse est encore à sa toilette.

Mme. DORMILLY.

Et vous vous en plaignez.... ingrat....

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Du sexe apprenez les secrets ;
Voyez-nous telles que nous sommes,
C'est pour tâcher de plaire aux hommes
Que nous cultivons nos attraits.
Oui, la femme la moins coquette,
Messieurs, cherche à flatter vos goûts.
Dire je suis à ma toilette,
C'est vous dire : Je pense à vous.

LADOUCEUR, *rentrant.*

Voici, mon capitaine, tout ce qu'on a apporté. (*Il lui donne une lettre.*)

SAINT-LÉON, *l'ouvrant précipitamment.*

Voyons !.... Est-ce une plaisanterie ? Non, en vérité. (*Il lit.*) « Mon cher capitaine, je viens d'apprendre, par le plus grand hasard du monde, que tu te maries en Bretagne ; j'aime les mariages, moi ! comme tu peux avoir besoin de mes conseils, je t'avertis que je prends la poste pour venir être ton premier garçon de noce.... J'arriverai presqu'aussitôt que ma lettre ; fais-moi préparer un appartement au château, le plus gai surtout, tu sais bien que je n'engendre pas la mélancolie.... Ton ami sincère, Jean..

Voilà du nouveau, par exemple !

Mme. DORMILLY.

Jean ! quel est donc ce Jean ?

SAINT-LÉON.

C'est un original dont j'ai fait la connaissance je ne sais comment, et qui, par son caractère franc et décidé, a fini par prendre sur moi un ascendant dont j'ai peine à me rendre compte. Depuis six mois il est mon conseiller intime, et je me trouve fort bien de ses conseils ; sans lui, par exemple, je ne me serais jamais décidé à venir vous voir. Il m'a rendu d'ailleurs d'assez grands services : convive plein de gaîté, il s'était établi à ma table, dont il faisait les honneurs avec une grâce et une facilité toute particulière ; c'était lui qui congédiait mes créanciers et qui me servait de second quand j'allais me battre.

Mme. DORMILLY.

Vous battre !

SAINT-LÉON.

Rassurez-vous, ma cousine.

AIR : *de Lantara.*

Grace à son amitié sévère,
De tels combats,pour moi n'ont plus de prix.
Dans tout Français je vois un frère,
Et mon courage est tout pour mon pays.
Mourir pour lui, telle fut ma promesse,
Ce serment je veux le tenir.
La patrie est une maîtresse
Qu'un Français ne saurait trahir.

Eh parbleu! puisque mon ami Jean arrive, je le chargerai de tous les soins de mon mariage ; il sera, comme il le dit, mon premier garçon de noce.... Mais Amélie ne descend pas, c'est inconcevable; ah! ma cousine, ma cousine.

AMÉLIE, *dans la coulisse.*

Suzanne! Suzanne!...

Mme. DORMILLY.

Vous la demandez, la voici.

SAINT-LÉON.

C'est bien heureux.

Mme. DORMILLY.

Je vous laisse avec elle ; parlez-lui doucement, je vous prie.

SAINT-LÉON.

Soyez tranquille (*A Ladouceur.*) Va tout préparer pour la noce.... Ma cousine, dans un instant, je vous rejoins.

(*Madame Dormilly sort.*)

SCÈNE IV.

SAINT-LÉON, AMÉLIE, *parée pour la noce.*

AMÉLIE.

On dit que vous demandiez à me voir, mon cousin, je suis bien désespérée de vous avoir fait attendre.

SAINT-LÉON, *avec une gaîté feinte.*

Puisque vous reconnaissez vos torts....

AMÉLIE.

Me trouvez-vous bien comme cela, mon cousin?

SAINT-LÉON.

Trop bien, en vérité.

AIR *De la Bergère.*

Ah ! ne suivez que la nature ,
D'autres efforts sont superflus ,
Tous les instans donnés à la parure
Pour vous sont des instans perdus ;
Je préfère un simple sourire,
Aux plus élégans atours.

AMÉLIE.

Mon cousin, si pour vous séduire
Il ne faut qu'un simple sourire,
Pour faire durer nos amours
Je veux vous sourire toujours.

2e.

SAINT-LÉON.

Cédant à la coquetterie,
Et pour enchaîner les amours ,
On voit mainte femme jolie ,
De l'art emprunter le secours ;
Un seul regard de mon amie
Vaut mieux que ces vains détours.

AMÉLIE.

Eh ! quoi ! le regard d'Amélie ,
Aurait pour vous tant de magie!
Pour faire durer nos amours
Je veux vous regarder toujours.

Ah! mon cousin, puisque vous êtes si bon , aujourd'hui, j'ai une grâce à vous demander avant notre mariage.

SAINT-LÉON.

Qu'est-ce donc, ma chère Amélie?

AMÉLIE.

Vous êtes si complaisant!

SAINT-LÉON.

De quoi s'agit-il ?

AMÉLIE.

Je n'ose vous le dire, c'est peut-être une indiscrétion.

SAINT-LÉON , *vivement.*

Parlez toujours.

AMÉLIE , *timidement.*

Je voudrais bien aller passer les six premiers mois de notre mariage à Paris.

SAINT-LÉON.

A Paris !

AMÉLIE.

Oui.

SAINT-LÉON.

Impossible.

AMÉLIE.

Comme il vous plaira, mon cousin.

SAINT-LÉON.

A Paris! à Paris! savez-vous bien, Amélie, ce que c'est que le séjour de Paris, pour une jeune femme?

AMÉLIE.

Non, mon cousin, je ne le sais pas, mais je voudrais bien le savoir.

SAINT-LÉON.

Vous n'irez point; ne me le demandez plus.

AMÉLIE.

Non, mon cousin.

SAINT-LÉON.

AIR *connu.*

D'un désir inutile
Ne m'entretenez pas;
On trouve en cette ville
Un piége à chaque pas.
Son luxe perd les dames,
Et l'on nomme Paris
Le paradis des femmes
Et l'enfer des maris.

AMÉLIE.

Ah! je ne veux pas que mon paradis soit votre enfer.

SUZANNE.

Monsieur, le notaire est arrivé.....

SAINT-LÉON.

J'y vais!.. à Paris! à Paris!

AMÉLIE.

Mon cousin, calmez vous.

SAINT-LÉON.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Quel tourment hélas! pour mon âme!
De mon amour voilà le prix.

AMÉLIE.

Suis-je donc la première femme
Qui désire aller à Paris?

SAINT-LÉON.

Les plaisirs sont votre folie;
D'où vient cet étrange désir?

AMÉLIE, *avec innocence.*

Mais est-ce donc qu'on se marie
Pour ne pas avoir de plaisir ?

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Quel tourment hélas ! pour mon âme !
De mon amour voilà le prix.
Suis-je donc la première femme
Qui désire aller à Paris ?

SAINT-LÉON.

Quel tourment hélas! pour mon ame !
De mon amour voilà le prix.
Il faut donc toujours qu'une femme
Désire aller à Paris.

(*Saint-Léon sort.*)

SCÈNE V.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Que vois-je ! vous pleurez ! Monsieur de Saint-Léon vous aura fait quelque scène.

AMÉLIE.

Tu te trompes, Suzanne.

SUZANNE.

Non, je ne me trompe pas, et je vois que votre trop grande bonté vous prépare bien des peines dans ce mariage.

AMÉLIE.

Mais tu te trompes encore ; je n'ai pas trop de bonté.

SUZANNE.

Vraiment, donnez-en la preuve une bonne fois ; ayez un peu de caractère, et Monsieur de Saint-Léon ne vous tourmentera plus.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

S'il est fâché, vous êtes mécontente,
Vous évitez tout ce qui lui déplaît ;
Vous gronde-t-il, vous êtes repentante
Même du mal que vous n'avez pas fait.
A votre esprit loin que le mien ressemble ;
Mener un homme est mon plus grand bonheur (*bis.*)
Et je prétends que mon cher époux tremble.
Quand je serai Madame Ladouceur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN, *arrivant par la grille.*

JEAN.

C'est bien ici le château d'Ermont ? (*A part.*) Me voilà donc dans la demeure de mes pères....

SUZANNE, *brusquement.*

Que demandez-vous ?....

JEAN.

Je viens être de la noce.

SUZANNE.

Vous êtes les violons, peut-être ?

JEAN.

Non. (*A part.*) Mais c'est sûrement moi qui les paierai. (*Haut.*) Je m'appelle Jean, et je veux parler à Monsieur de Saint-Léon.

SUZANNE.

Jean ! le joli nom!

AMÉLIE.

Il est aussi joli qu'un autre ; mon oncle d'Ermont s'appelle Jean.

JEAN, *à part.*

Il n'y a qu'elle ici qui ne l'a pas oublié, il faut que je l'embrasse. (*Haut.*) Mademoiselle, je le vois, est la prétendue de Monsieur de Saint-Léon ?

AIR : *Vaudeville du Colonel.*

Le premier garçon de la noce
En votre présence est admis ;
Chez vous, talent, esprit précoce
Se trouve, dit-on, réunis.
Tout à-la-fois douce et jolie,
Le lot du mari sera bon.

(*Il s'approche pour embrasser Amélie.*)

Daignez au moins, je vous supplie,
Donner quelque chose au garçon.

AMÉLIE.

Monsieur.

JEAN, *l'embrassant.*

Ce sont les prérogatives de ma place.

SUZANNE.

Comment ! vous vous laissez embrasser par cet homme!

AMÉLIE.

Vois donc, comme il a l'air honnête et bon.

JEAN.

Je dois avoir un appartement préparé au château.... Veuillez m'y conduire et faire avertir mon ami, Monsieur, de Saint-Léon, que je suis arrivé.

SAINT-LÉON, *dans la coulisse.*

Non, non, mille fois non ; je n'y consentirai jamais.

SUZANNE.

Tenez, le voici lui-même.

JEAN, *à Amélie.*

Vous allez me présenter à Madame votre sœur.

SAINT-LÉON, *dans la coulisse.*

C'est inconcevable! c'est affreux!

AMÉLIE, *à part.*

Il est en colère, Suzanne, sauvons-nous.

JEAN, *riant.*

Si c'est comme cela qu'on me présente, il paraît que son heureux caractère est connu ici.

SCÈNE VII.

JEAN, SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON, *sans voir Jean.*

Voilà bien une autre folie; ma cousine qui veut maintenant remettre la noce à demain pour attendre l'arrivée de mon oncle.

JEAN, *à part.*

Il parle de moi.

SAINT-LÉON.

Il faut toute ma patience pour ne pas éclater. Attendre! Je suis impatient d'être marié, moi. (*Il rit.*) Ah! ah! il m'a tenu parole, c'est mon ami Jean.

JEAN.

AIR *de Ponce de Léon.*

Oui, c'est moi, c'est ton ami Jean,
Qui toujours plus diligent,
Vient en ces lieux te surprendre;
Saint-Léon, maintenant je croi,
Ne peut être heureux sans moi,
Et ton cœur devait m'attendre.
Ton caractère
Dans mainte affaire
Vers un écueil
Souvent égara ton orgueil.
Contre l'orage
Avec courage
Dans le danger.
Habilement j'ai su te diriger.
J'ai long-temps tremblé pour ton sort,
Mais je suis un pilote sage,
Et je t'ai conduit dans le port
Du mariage.

Enfin nous y voilà !
Plus d'orages par-là :
Dans ce séjour charmant,
Jettons l'ancre gaîment.

SAINT-LÉON.

Faut-il qu'il soit déterminé ! venir chercher un repas de noce à soixante lieues de Paris.

JEAN, *riant.*

Le capitaine veut rire.

SAINT-LÉON.

Je n'en ai guères envie, je t'assure.

JEAN.

Pourquoi cela, un jour de mariage? Il me paraît que je suis arrivé à propos..... Tout le monde est en habit de noce.

SAINT-LÉON.

Oui, tout est prêt, et nous allions partir dans une heure; mais le diable s'en mêle! ma cousine ne veut pas marier sa sœur avant l'arrivée de cet oncle dont je t'ai parlé, et la partie est remise à demain.

JEAN.

Ah ! c'est bien désagréable.

SAINT-LÉON.

Je suis furieux !

JEAN.

Il paraît que tu n'as pas changé; ta vivacité, ta pétulence sont toujours les mêmes.

SAINT-LÉON.

Ne vas pas dire cela ici, personne ne s'en est encore aperçu... Du reste je te remercie, tu es cause que j'ai fait ce mariage, et c'est une excellente affaire.

JEAN.

Comment l'entends-tu ?

SAINT-LÉON.

Ma cousine est un ange.

JEAN.

A la bonne heure.

SAINT-LÉON.

Juge combien je dois être contrarié de ce nouveau retard.

JEAN.

Il me contrarie aussi, moi ; tu sais que tes peines sont les miennes... Mais n'y aurait-il pas un moyen d'arranger cela ?

SAINT-LÉON.

Aucun. Mme. Dormilly a du caractère, et jamais !... Que dis-je ! oh ! l'idée serait plaisante. (*Il l'examine.*)

JEAN.

Que regardes-tu donc ?

SAINT-LÉON.

Je regarde si tu as bien la tournure d'un grand parent.

JEAN.

Comment ?

SAINT-LÉON.

Oui, oui, parbleu ! le mariage se fera ce matin !... demain je me jetterai aux genoux de mon oncle, et j'en serai quitte pour lui demander pardon.

JEAN.

Mais que diable veux-tu faire de moi ?

SAINT-LÉON.

Mon oncle, mon ami, mon oncle.

JEAN, *à part.*

Peste soit de l'idée !... Je vais me retrouver à ma place malgré moi ! (*Haut.*) Mais songe bien...

SAINT-LÉON.

Tout est prévu... un uniforme, le ton sévère, l'air grondeur, les manières brusques d'un franc marin... tu seras mon oncle au naturel.

AIR : *Ah! quel plaisir.*

Partons, partons, pour la cérémonie ;
Viens, mon cher oncle, viens, suis moi.

JEAN.

Quelle folie !

SAINT-LÉON.

Ah ! quand on se marie
On n'a plus la tête à soi ;
C'est que ma femme est si jolie
Que je maudis tous ces apprêts.

JEAN, *riant.*

Elle est si bien que tu voudrais
L'épouser sans cérémonie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAPIERRE, *encore plus gris.*

LAPIERRE, *avec son fouet.*

Me voilà à l'heure dite, Messieurs, pouvez-vous me dire si le déjeûner est avancé ?

SAINT-LÉON.

Non, il est reculé, on ne déjeûnera qu'au retour; tout le monde va monter en voiture.

LAPIERRE, *faisant claquer son fouet.*

Et allons donc.

(*Ils reprennent le chœur.*)

Partons, partons, etc.

SCÈNE IX.

LAPIERRE, *ensuite* SUZANNE.

LAPIERRE.

Quel guignon de n'avoir pu passer sous ce temple! ... Ça aurait produit un bel effet, tout de même.... Mais cette Madame Martin est si....

SUZANNE.

Comment tu parles de moi ?

LAPIERRE.

Vous voyez du moins, Madame, que ce matin j'ai exécuté vos ordres; je n'ai pas encore déjeûné.

SUZANNE.

Allons, grimpe sur ton siége, et ne me romps plus la tête.

LAPIERRE.

Comme elle va mener son mari.... Fouette cocher! Ah! voici la noce avec tout le village.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LADOUCEUR, *paré avec le bouquet.* Les Amis du château, Villageois. (*A la fin du chœur, Saint-Léon, Amélie et Jean arrivent au milieu de la Compagnie, Amélie est en mariée et Jean lui donne la main.*)

Choeur *des Amis en entrant.*

Air : *Vaudeville de M. Lerond.*

Ah ! quel beau jour !
Dans ce riant séjour,
L'hymen avec l'amour
Va former un chaîne.
Plus de peine ;
Car d'hymen les sermens
Ne donnent aux amans
Que des momens
Charmans.

LADOUCEUR, *avec le bouquet, à Suzanne.*

A mes vœux
Moins rébelle,
Viens, l'hymen nous appelle ;
Mais seras tu fidèle ?

SUZANNE, *fièrement.*

Vous èt's bien curieux.

LADOUCEUR, *à part.*

Comme c'est ça !

Choeur.

Ah ! quel beau jour, etc.

(*Pendant ce chœur, Saint-Léon et Jean font leur entrée.*)

Mme. DORMILLY, *à Jean.*

Combien je suis contente de vous voir, mon cher oncle.

JEAN.

Air *de Marianne.*

C'est le plus beau jour de ma vie,
Toi, mon ami, songe, crois moi,
Que de ton épouse chérie,
Tout le bonheur dépend de toi.
Ta patience,
Ta complaisance,
Vont embellir bientôt son existence ;
Que sa constance,
Te récompense ;
Ce prix flatteur
Est digne de ton cœur.
Enfin, cher nevéu, je t'exhorte.

SAINT-LÉON.

Pour un oncle d'occasion,
Tu me fais un trop long sermon.

JEAN.

Le naturel m'emporte.

AMÉLIE, *à Jean.*

Comment, vous êtes mon oncle?

JEAN.

Si je le suis! que je vous embrasse encore, ma petite nièce. (*Il l'embrasse.*)

SAINT-LÉON, *le tirant par son habit.*

Assez, assez.

JEAN, *bas à Saint-Léon.*

C'est pour ôter tout soupçon.

SAINT-LÉON.

Allons, nous voilà tous rassemblés, partons.

TOUS.

Partons.

Final de la Somnambule.

CHOEUR.

Ah! partons et que leur constance
Dans ce jour ait sa récompense,
Et qu'à jamais les plus doux nœuds
De ces amans comblent les vœux.

JEAN, *à Saint-Léon.*

Ah! mon ami, ce jour comble mon espérance!
Voilà, voilà ton bonheur qui commence;
Sache toujours, sache le mériter;
C'est le moyen de t'acquitter.

SAINT-LÉON.

En la voyant, peut-on être volage?

Mme. DORMILLY.

Allons, ma sœur, allons rassure toi.

AMÉLIE, *à sa sœur.*

Ah! je le sens, je tremble malgré moi.

LADOUCEUR, *à Suzanne.*

Et toi, ma belle, as-tu plus de courage;
Tes yeux dis'nt, que tu m'aim'ras.

SUZANNE.

Mes yeux n'vous r'gardent pas.

AMÉLIE.

Mon trouble augmente en ce moment.

SAINT-LÉON, *à Jean.*

J'obtiens la femme que j'adore,
Et quant à vous, convenez-en,
Votre rôle devient charmant.

JEAN.
Oui, mon rôle est intéressant :
Mais le tien l'est bien plus encore,

CHOEUR.
Partons, partons, à l'instant.

TOUS.
Ah! partons, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente une galerie ouverte sur des jardins; pendant l'entr'acte on voit dans le fond, sur l'air du final du Chaperon rouge, la noce qui rentre dans le château.

SCÈNE Ire.

JEAN, AMÉLIE, Mme. DORMILLY.

AMÉLIE.

Mon oncle, je n'oserai jamais.

JEAN.

Songe que tu teprépares des chagrins pour toute la vie.

AMÉLIE.

Des soins assidus, de tendres égards adouciront la fougue de son caractère.

Mme. DORMILLY.

Tu ne connais pas les hommes, ma chère amie; le meilleur moyen de les rendre bons, c'est d'être un peu méchant avec eux.

AMÉLIE.

Tu crois?

Mme. DORMILLY.

Je t'en réponds, tu connaissais bien mon mari M. Dormilly....

AMÉLIE.

C'était un excellent homme.

Mme. DORMILLY.

Eh! bien, j'ai passé cinq ans de ma vie à le contrarier.

AMÉLIE, *riant.*

Mais si j'allais véritablement devenir grondeuse et méchante.

JEAN.

AIR : *Je croyais en aimant Adèle.*

Je ne crains point que le cœur d'une femme
Puisse ainsi devenir méchant;

Les yeux sont le miroir de l'âme,
Et l'on s'y trompe rarement.
Cet interprète très-fidèle,
De ta bonté me répond aujourd'hui :
L'âme toujours doit être belle
Quand le miroir est si joli.

Mme. DORMILLY.

Tu auras souvent à te plaindre d'un mari si impérieux.

JEAN.

Tu le changeras, si tu veux suivre mes conseils... Je suis indigné moi ! ! Comment, sans égards pour ton âge, pour ta tendresse, te parler aussi brusquement, et devant ta sœur !.... devant moi ! ! que sera-ce donc quand vous serez tête-à-tête.

AMÉLIE.

Je ne le contrarierai jamais.

AIR : *Faut l'oublier.*

C'est mon mari, je dois sans cesse
A ses désirs me conformer ;
Et pourvu qu'il sache m'aimer,
Il aura toute ma tendresse.
De sa colère j'ai frémi,
Pourtant il n'est pas si coupable,
Je ne puis exiger de lui
Qu'il soit pour moi toujours aimable,
C'est mon mari.

JEAN, *à part.*

Charmante enfant. (*Haut.*) Ah ! ça, ma chère Amélie, cela est à merveille ; mais ici nous avons chacun notre rôle, ton bonheur me regarde, s'il est mari volontaire, je suis oncle responsable....

Mme. DORMILLY.

J'ai bien aussi ma part dans la responsabilité.

JEAN.

Ainsi donc j'exige que tu donnes aujourd'hui une preuve de courage et que tu suives en tout mes conseils ; sinon, j'abandonne Saint-Léon, et je quitte pour jamais ce château.

AMÉLIE.

Nous quitter.... Je vous obéirai, mon oncle.

JEAN.

Je puis compter sur toi ?

AMÉLIE.

Il m'en coûte, mais c'est pour lui conserver votre attachement, je ne dois pas hésiter.

JEAN, *lui prenant les mains.*

Ah ! voilà ce qui s'appelle parler... Nous serons maîtres du terrain.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Mes avis sont bons, et j'espère
Que le succès sera complet.

AMÉLIE.

Je vais montrer du caractère
Pour avoir un époux parfait.

JEAN.

Sache vaincre enfin ta faiblesse.

AMÉLIE.

Moi qui croyais mon sort si beau !

JEAN.

Quand on prend un mari, ma nièce,
Il faut s'attendre à du nouveau.

ENSEMBLE.

Mes avis sont bons et j'espère
Que le succès sera complet ;
Sache montrer du caractère
Pour avoir un époux parfait.

AMÉLIE, *et Madame Dormilly.*

Ses avis sont bons, et j'espère
Que le succès sera complet.
Il faut / Sache montrer du caractère
Pour avoir un mari parfait.

(Jean sort avec mad. Dormilly.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, *seule.*

Moi qui me faisais du mariage une idée si riante.... Je ne le connais que depuis un instant, et déjà l'on m'effraye sur mon avenir... J'étais demoiselle ce matin, et l'on veut que je corrige mon mari ce soir ; mais pour le corriger il faudra feindre, il me faudra le tromper.... Il me semble que cela est impossible.... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'une nouvelle mariée est embarrassée !

RONDEAU.

Dieu des amours, guide ici ma jeunesse ;
Dans cette ruse il me faut un soutien.
Contre un époux je puis manquer d'adresse ;
On trompe mal celui qu'on aime bien.

Il est parfois impérieux, sévère,
Et cependant il m'aime avec ardeur,
Puisqu'il le faut, changeons son caractère,
Mais n'allons pas surtout changer son cœur.
Dieu des amours, etc.

Pourquoi, Messieurs, par un brusque langage
Faire trembler sous votre autorité ?
Sachez plutôt embellir l'esclavage,
Pour empêcher d'aimer la liberté.
C'est la douceur que les femmes demandent:
En les priant on est sûr du succès,
Et les maris qui sans cesse commandent,
Sont ceux auxquels on n'obéit jamais.
Dieu des amours, etc.

SCÈNE III.

AMÉLIE, LAPIERRE.

LAPIERRE, *à part, en entrant.*

La v'la seule.... Le moment est favorable pour lui dégoiser le compliment du pour-boire.... (*toussant.*) heim ! heim !

AMÉLIE, *se retournant.*

Ah! c'est toi, bon Lapierre.

LAPIERRE, *à part.*

Bon Lapierre ! quel joli son de voix ! (*Haut.*) Oui, c'est moi-même, Madame.

AMÉLIE, *rougissant en riant.*

Madame !

LAPIERRE.

Ah ! mon dieu oui, vous l'êtes, n'y a plus à revenir, et entre nous, j'crois ben qu'vous n'en êtes pas fâchée.... C'mot-là fait toujours plaisir.... J'vous disais donc, Madame, que j'viens, au nom de tous les gens de la maison, vous féliciter sur votre mariage, et vous exprimer l'intention des vœux que nous formons pour le bonheur mutuel et conjugal de Madame.

AMÉLIE.

Je te remercie, mon ami.

LAPIERRE, *à part.*

Son ami ! c'est quelque chose, mais c'est pas ça. (*Haut.*) Toute la maison m'a bien recommandé de dire à Madame que nous prions le ciel pour que son mariage prospère.

AMÉLIE.

Dis leur que je suis très-sensible.

LAPIERRE, *à part.*

Elle est sensible.... J'm'en doutais ; mais ce n'est pas encore ça. (*Haut.*) Le cuisinier, le jardinier, Lafleur et Jasmin m'ont dit....

AMÉLIE, *prenant sa bourse.*

Ah ! j'oubliais.

LAPIERRE, *à part.*

C'est ça, c'est ça. (*Haut.*) Nous vous prions de croire, Madame, que ce n'est pas pour ça que je suis venu.

AMÉLIE.

N'importe, prends toujours.

LAPIERRE.

J'suis fait pour vous obéir. (*Regardant l'argent.*) C'est-il pour tout le monde ?

AMÉLIE.

Non, c'est pour toi seul.

LAPIERRE.

C'est trop....

AMÉLIE.

Comment ?

LAPIERRE.

C'est trop juste.

AMÉLIE.

Suzanne s'est chargée de tes camarades.

LAPIERRE.

Suzanne ! (*A part.*) Ils ne se griseront pas avec leur pour-boire.

AMÉLIE.

Je veux que tout le monde soit content.

LAPIERRE.

Quel ange ! quel trésor pour Monsieur de Saint-Léon ! (*A part.*) Foi de cocher, si son mari la mène mal, j'suis capable de l'verser dans queuqu'ornière. (*Haut.*) J'vous remercie, Madame ! ne vous dérangez pas. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Madame, Madame, Monsieur vous demande au salon ; il vous cherche.... Il est furieux....

AMÉLIE, *à part.*

Tant mieux .... Je l'attends. (*Haut.*) Eh! bien, ma chère Suzanne, nous voilà donc toutes les deux mariées?

SUZANNE.

Vous dites cela bien tristement, est-ce que vous en êtes fâchée?

AMÉLIE.

En es-tu contente, toi?

SUZANNE.

Oh! moi, c'est mon deuxième, et j'crois que j'suis encore mieux tombée que la première fois; tout ce que je dis est approuvé.... Tout ce que j'ordonne est exécuté. Ladouceur ne se permettrait pas de parler, de penser même sans ma permission, oh! c'est un fier mari!

AMÉLIE.

Aussi tu te trouves heureuse.

SUZANNE.

Très-heureuse; mais vous, vot' mari ne ressemble pas au mien.

AMÉLIE, *à part.*

Silence! le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-LÉON, JEAN.

SAINT-LÉON.

Eh! bien, que faites-vous donc, Amélie? On dirait que vous me fuyez! Pourquoi n'êtes-vous pas avec toute la compagnie?

AMÉLIE, *à Jean.*

Il va me gronder encore.

JEAN, *bas à Amélie.*

Un peu de courage!

SAINT-LÉON.

Allons, venez, et ne laissez pas plus long-temps votre sœur faire les honneurs du salon.

AMÉLIE.

De grace, dispensez-moi d'y paraître si tôt... Connaissez-vous rien de plus embarrassant que la contenance d'une nouvelle mariée? Flattée par les uns, critiquée par les autres, observée par tous, elle est l'objet des remarques de

toute la société.... « Ah! mon dieu! comme elle a l'air » gauche, dit, d'un ton précieux, la femme du sous-préfet... » Elle ne brillera guères au bal de la préfecture; elle n'est » pas mal, c'est dommage qu'elle soit si petite, dit, la lo- » gnette en main, le Philibert de l'endroit.... Allons, » allons ajoute en ricanant, l'inspecteur des eaux et forêts, » elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de départe- » ment.... » et puis subir par-dessus tout cela l'épithalame obligé du poète ordinaire et très-ordinaire de la réunion. Entendre cinquante couplets dans lesquels on trouve tout-à-la-fois Hébé, Vénus, Flore et les trois Grâces. Voilà un abrégé des plaisirs de la soirée.... Vous conviendrez qu'il est permis de ne s'y exposer que le plus tard possible.

JEAN, *bas.*

Parfait, parfait, cela commence bien....

SUZANNE, *à part.*

Il paraît que la parole lui vient.

SAINT-LÉON.

Vos portraits sont fort agréables, mais je vous prie de vous rendre à mes désirs.

AMÉLIE.

Et moi je vous prie de céder aux miens.

SAINT-LÉON.

Quel caprice! allons, il faut y venir à l'instant même.

AMÉLIE.

Vous le désirez?

JEAN, *bas.*

Ne cède pas.

SAINT-LÉON.

Je fais plus, je le veux.

AMÉLIE.

Vous le voulez?

JEAN, *bas.*

Ferme.

AMÉLIE, *avec un ton d'autorité.*

Suzanne, qu'on fasse mettre les chevaux.

SAINT-LÉON.

Qu'entends-je?

JEAN, *à part.*

Ah! la voilà partie!

Air : *Pour obtenir celle qu'il aime.*

Sur-le-champ que l'on m'obéisse,
Que tous mes ordres soient suivis ;
Cher oncle, tel est mon caprice :
Nous partons tous deux pour Paris.

SAINT-LÉON.

Quoi ! vous partez ?

AMÉLIE.

Rien ne m'arrête.

JEAN, *à part.*

O la bonne petite tête !
Notre officier va maintenant
Etre mené tambour battant.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Que tout soit prêt dans un instant.

JEAN.

Fort bien, fort bien, et c'est charmant.

SAINT-LÉON.

En vérité c'est étonnant.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Je veux commander maintenant.

JEAN.

Le joli petit commandant.

SAINT-LÉON.

D'où peut venir ce changement ?

JEAN, *à Amélie.*

Ma nièce, je vais tout disposer pour notre départ.

(*Il sort.*)

SAINT-LÉON.

Je ne puis revenir de ma surprise....

SCÈNE VI.

AMÉLIE, SAINT-LÉON.

AMÉLIE.

Avez-vous songé, Saint-Léon, au mot que vous venez de prononcer : je veux.

SAINT-LÉON.

Mais, Madame !

AMÉLIE.

AIR : *Dis-moi, mon fils, dis-moi t'en souviens-tu ?*

L'amour qui gouverne le monde
Nous soumet en nous carressant.
Il nous déplaît lorsqu'il nous gronde,
Ou, s'il prend un air imposant ;
S'il nous séduit c'est qu'il se montre
Entouré de soins délicats ;
Quand on dit : *je veux,* on rencontre
Quelqu'un qui dit : *je ne veux pas.*

SAINT-LÉON.

Je connais mes droits.

AMÉLIE.

Vos droits ! vous n'en avez pas d'autres que ceux que je vous donne ; je les accorde tous à un ami, je les refuse tous à un maître....

SAINT-LÉON.

Amélie, je n'aurais jamais cru.

AMÉLIE.

C'est que vous ne me connaissiez pas.... Je résiste toujours à des volontés absolues, et la preuve c'est que je vais partir pour Paris.

SAINT-LÉON.

C'est impossible.

AMÉLIE.

Pourquoi donc, je ne prétends pas vous gêner. Vous resterez pour faire les honneurs du salon ; mais à l'instant même je monterai en voiture avec mon oncle, et j'irai chercher les plaisirs de Paris, dont votre injustice voudrait me priver.

SAINT-LÉON.

Ah ! vous partirez avec mon oncle ! c'est ce que nous verrons.

AMÉLIE.

Prétendriez-vous m'en empêcher ? Je suis votre femme et non votre victime ; mon oncle me l'a bien dit.

SAINT-LÉON.

Votre oncle vous l'a dit ?

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, et j'ai la plus grande confiance en lui.

SAINT-LÉON.

Elle est très-bien placée.

AMÉLIE.
Il m'a donné d'excellens conseils.

SAINT-LÉON, *à part.*
Ah ! scélérat de Jean.

AMÉLIE.

AIR : *Jamais une femme.*

Votre ton me blesse ;
Je suis la maîtresse,
Tout doit me céder.
C'est, selon l'usage,
Toujours le plus sage,
Qui doit commander.
Tout est inutile,
Je fuis cet asyle ;
Non, plus de leçon.
Paris me réclame ;
C'est-là qu'une femme,
A toujours raison.

SAINT-LÉON.
Mais c'est un outrage,
Qu'un pareil langage.

AMÉLIE.
Monsieur, c'est le mien.

SAINT-LÉON.
L'hymen nous engage,
Et le mariage....

AMÉLIE.
C'est un doux lien.

SAINT-LÉON.
Ce départ m'étonne ;
Restez, je l'ordonne !

AMÉLIE.
Je n'écoute rien,

Votre ton me blesse, etc.

ENSEMBLE.

SAINT-LÉON.
Votre ton me blesse ;
Jamais ma faiblesse
Ne peut vous céder.
C'est, selon l'usage,
Toujours le plus sage,
Qui doit commander.
Tout est inutile,
Et dans cet asyle,
Suivez ma leçon.
Quand l'époux réclame,
Sachez qu'une femme
N'a jamais raison.

(*Amélie sort.*)

SCÈNE VII.

SAINT-LÉON, *ensuite* SUZANNE.

SAINT-LÉON.

Je reste stupéfait!... et c'est Monsieur Jean qui a changé son caractère de la sorte!... Si je le rencontrais! Jean! Jean!

SUZANNE.

Monsieur appelle?

SAINT-LÉON.

Va-t'en au diable! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

SUZANNE, *seule*.

Il est furieux! à la bonne heure, je suis contente de ma maîtresse, parlez-moi de ces manières-là.... Voilà comment on vous mène les hommes!... ça me met en train.... Si je pouvais en rencontrer un à présent.... Justement.

SCÈNE IX.

SUZANNE, LAPIERRE.

LAPIERRE, *gris à la cantonnade*.

Soyez tranquille, je vais porter la parole pour vous.

SUZANNE.

Que veux-tu? que cherches-tu?

LAPIERRE, *à part*.

Elle est toujours charmante. (*Haut.*) Madame Ladouceur, je viens vous demander le pour-boire que vous avez pour vos camarades.

SUZANNE.

Apprends, faquin, que je n'ai pas de camarades, et que ton insolence mériterait. (*Elle fait le geste de lui donner un soufflet.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LADOUCEUR.

LADOUCEUR, *lui retenant le bras.*

Là, là, Madame Ladouceur, un peu de clémence dans le geste.

SUZANNE.

Mêlez-vous de vos affaires, et laissez-moi tranquille.

LADOUCEUR.

C'est plus ça. Écoute-moi, et songe à m'obéir.

SUZANNE.

Vous obéir, vous savez bien que c'est moi.

LADOUCEUR.

C'est plus ça; je vous défends, primo d'abord, de lever jamais la main plus haut que le coude.

SUZANNE.

Vous me défendez!... Pour qui me prenez-vous?

LADOUCEUR.

Je vous prends pour une petite femme excessivement douce, qui ne voudra pas me faire sortir de mon caractère, et me forcer à parler le langage de St.-Quentin, où toutes les paroles sont dans la main. (*Il fait le geste du soufflet.*)

LAPIERRE.

Ah! comme c'est-ça!

SUZANNE.

Ah! ça, Monsieur, vous ne vous souvenez donc pas de nos conventions?

LADOUCEUR.

C'est plus ça, c'est plus ça du tout.

SUZANNE.

Plaisantez-vous?

LADOUCEUR.

Jamais avec les choses sérieuses. Tu es ma femme, il faut marcher au pas, ou si tu t'écartes de ton chef de file; suffit, et voilà.

LAPIERRE.

Oh! le brave homme!

SUZANNE.

Mais croyez-vous, Monsieur Ladouceur?

LADOUCEUR, *lui montant sa main.*

Assez causé, ou je vas parler.

LAPIERRE, *lui présentant son fouet.*

Dites-donc, voulez-vous ?

LADOUCEUR.

Pas pour le moment.

SUZANNE.

Si j'en croyais ma colère....

LADOUCEUR.

Pas de gestes, je les prohibe, *sine quâ non* votre mari se montrera.

LAPIERRE.

Alors il y aura du vilain.

SUZANNE.

Nous allons nous fâcher.

LADOUCEUR.

AIR *du galoubet.*

Ça n'est plus ça. (*bis.*)

SUZANNE.

C'matin quand j'te chantais ta gamme
Tu ne prenais pas ce ton-là ;
Je te voyais soumis, tout d'flamme,
Et maintenant que j'suis ta femme

LADOUCEUR.

Ça n'est plus ça. (4 *fois.*)

Vois-tu, c'est la contre-partie de ce matin ; allons, qu'on ne pleure pas, parce que l'hymen est un lien charmant ; c'est pourquoi pas de larmes, et donne-moi le bras pour aller à danse..... Partons du pied gauche, guide à droite, en avant, marche.

SUZANNE.

Et si je ne voulais pas marcher ?

LADOUCEUR.

Si tu ne voulais pas marcher.... tu marcherais tout de même.

LAPIERRE, *faisant claquer son fouet.*

Oui, en avant ! v'la une jolie entrée d'ballet. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

SAINT-LÉON.

Et ce malheureux Jean que je ne trouve nulle part !... Il aura eu peur de moi.

SCÈNE XII.

SAINT-LÉON, JEAN.

JEAN, *arrivant.*

Me voilà.

SAINT-LÉON.

D'où viens tu, malheureux ?

JEAN.

Eh parbleu ! je viens de faire tout préparer pour le départ de ma nièce. Ah ! la jolie petite femme que tu as là.

SAINT-LÉON.

Comment pour son départ ? tu espère ....

JEAN.

C'est une affaire arrangée; presque tous tes parens nous suivent à Paris... Le rendez-vous général est à l'hôtel d'Ermont, rue de la Paix.

SAINT-LÉON.

Cesse de profaner le nom d'un parent respectable, que je rougis d'avoir compromis par tes folies; il est temps de dévoiler ce mystère ; ton rôle est fini.

JEAN.

C'est maintenant qu'il commence.

SAINT-LÉON.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

En vain ton audace me brave ;
A l'instant quitte cet habit,
Il fut l'uniforme d'un brave.

JEAN.

De le porter mon cœur s'enorgueillit;
Il me rappelle un temps rempli de charmes,
Et je me crois à l'âge où l'on combat:
Pour rajeunir un vieux soldat,
On n'a qu'à lui montrer ses armes.

SAINT-LÉON, *à part.*

Son assurance m'indigne. (*Haut.*) Voici toute la société, je vais tout découvrir.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SUZANNE. LADOUCEUR, TOUS LES PARENS DE LA NOCE.

CHŒUR des parens, en entrant.

AIR : *Vaudeville de l'Ennui.*

Paris, tu nous appelles,
Riant séjour des belles ;
Tu rends toujours
Fideles
L'hymen et les amours.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, Mad. DORMILLY, AMÉLIE *en habit de voyage.*

AMÉLIE.

Ah ! quel plaisir, quel aimable voyage,
Je vais donc voir ce Paris tant vanté !
Où, grâce au plus galant usage,
Tout rend hommage
A la beauté.

TOUT LE MONDE.

ENSEMBLE.
Ah ! quel plaisir, etc.

SAINT-LÉON, *à part.*

J'enrage !
Point de voyage !
C'est arrêté.

AMÉLIE, *vivement à Saint-Léon.*

Je viens, Monsieur, vous faire mes adieux, à moins que vous ne désiriez partir avec nous.

JEAN.

Ah ! mon dieu, ma voiture est à quatre places.

Mme. DORMILLY.

Tout est prêt pour le plus joli voyage.

SAINT-LÉON.

Un moment.... Avant de partir, il est bon de vous

apprendre quel est votre compagnon de voyage. Sachez que Monsieur n'est pas mon oncle.

TOUS.

Ciel !

SAINT-LÉON.

C'est un étranger qui a consenti à jouer ce personnage, pour hâter mon hymen avec Amélie, et qui, maintenant, par les plus perfides conseils, cherche à désunir deux cœurs que l'amour semblait avoir formé l'un pour l'autre.

AMÉLIE et Mme. DORMILLY.

Qu'entends-je ?

SUZANNE.

Voilà du nouveau.

LADOUCEUR.

Silence! ma douce amie.

AMÉLIE, *à Jean.*

Vous ne seriez pas mon oncle ?

Mme. DORMILLY, *à Jean.*

Vous nous auriez trompées ?

JEAN, *gaiment.*

Laissez-le dire, il perd la raison.

SAINT-LÉON, *à Jean.*

Eh ! quoi, malheureux, ose-tu bien ....

JEAN, *avec noblesse.*

Monsieur, respectez votre oncle, je vous prie.... il est temps, je le vois, que je reprenne ma place ici, et le ton qui me convient.

SAINT-LÉON, *stupéfait.*

Monsieur !

JEAN, *toujours avec noblesse.*

Eh ! quoi, Saint-Léon, depuis six mois un étranger vient s'asseoir à votre table.... Vous êtes accablé de dettes.... Perdu dans les intrigues, entouré de faux amis.... Un duel malheureux vous ravit l'honneur de paraître à votre régiment; cet étranger vous console, vous délivre, vous éclaire, et la voix de la nature ne vous a pas dit qu'un parent seul, un ami véritable pouvait ainsi s'occuper de vous?

SAINT-LÉON.

Il se pourrait ?

JEAN.

Saint-Léon, écoute.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Une sœur, ma plus tendre amie,
Voyant approcher le trépas,
Me présenta son image chérie,
Nomma son fils, et mourut dans mes bras. (*bis.*)
Ce fils en moi doit retrouver un père,
Soudain j'accours et tu me méconnais....
Tiens, tiens, voilà le portrait de ta mère
Reconnais-moi, j'ai son cœur et ses traits.
(*Il lui donne un portrait.*)

SAINT-LÉON, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon oncle!

SUZANNE, *à Ladouceur.*

Je crois que tu pleures!

LADOUCEUR, *pleurant.*

Pas d'observations.

JEAN.

Saint-Léon, ton esprit est droit, ton ame est sincère, c'est ton caractère seul qu'il faut réformer, et l'épreuve que je viens de tenter....

SAINT-LÉON.

Ah! ma chère Amélie, me pardonnez-vous?

AMÉLIE, *vivement.*

Ah! c'est moi, plutôt.... Mon oncle, êtes-vous content de votre nièce?

JEAN.

Tu es un ange!

Mme. DORMILLY.

Voilà notre voyage retardé.

SAINT-LÉON.

Demain nous partons pour Paris.

JEAN.

Bien, te voilà dans la bonne route.

LADOUCEUR.

C'est ce que nous appelons un quart de conversion.

VAUDEVILLE.

AIR : *Contredanse du diable d'argent.*

CHOEUR.

Allons, amis que la danse
Commence!
Que la gaîté dans ce jour
Ait son tour!

Lorsque l'amour
Met l'hymen en cadence,
Ah ! quel plaisir !
C'est à n'en plus finir.

Mme. DORMILLY.

Tant que l'hymen n'enchaîne point votre ame,
Sur les maris vous lancez l'épigramme,
De leur sort c'est à qui rira....
Pauvres garçons votre tour viendra.

CHOEUR.

Allons, etc.

SUZANNE.

Bien des galans me voulaient pour femme,
De Ladouceur je couronne la flamme....
Pauvr's amoureux n'mourez pas pour ça....
Peut-être un jour votre tour viendra.

CHOEUR.

Allons, etc.

LADOUCEUR.

Jusqu'à présent, j'n'ai bu qu'du vin de Brie....
Beaune, Mâcon, Champagne, Malvoisie,
Chablis, Bordeaux, et cætera,
Faut espérer qu'votre tour viendra.

CHOEUR.

Allons, etc.

JEAN.

Quand l'âge vient, arrive la sagesse,
Sans la flétrir, écoutez la vieillesse,
Jeunes amis, respectez-la ;
Le Temps vous dit : votre tour viendra.

CHOEUR.

Allons, etc.

SAINT-LÉON.

Nos vieux guerriers aux champ de la victoire,
Dans tous les temps se sont couverts de gloire ;
Quand l'ennemi reparaîtra,
Jeune Français, votre tour viendra.

CHOEUR.

Allons, etc.

AMÉLIE, *au Public.*

AIR : *Vaudev. des Maris ont tort.*

Pendant cette noce chérie,
L'époux que j'aime eut tous mes soins ;
Maintenant, sans coquetterie,
Je voudrais bien plaire aux témoins.
Si mon espoir n'est point précoce,
Daignez le montrer sans détours....
Pour que vous soyez à la noce,
Je me marierai tous les jours.

CHOEUR.

Allons, amis, etc.

FIN.